Coordonné par

ANNI BORZEIX
ALBAN BOUVIER
PATRICK PHARO

Sociologie et connaissance

Nouvelles approches cognitives

CNRS SOCIOLOGIE

CNRS EDITIONS

TFG66/03

B198

CNRS SOCIOLOGIE

• • • SAGIM • • •

Achevé d'imprimer en avril 1998
par l'imprimerie SAGIM à Courtry (77)

Imprimé en France

Dépôt légal : avril 1998
N° d'impression : 2844

Coordonné par

ANNI BORZEIX
ALBAN BOUVIER
PATRICK PHARO

Sociologie et connaissance

Nouvelles approches cognitives

CNRS SOCIOLOGIE

CNRS EDITIONS

Les discussions suscitées ces dernières années par les sciences cognitives ont remis au premier plan la question des rapports de la connaissance humaine à son environnement. De nombreux théoriciens ont supposé que la connaissance pouvait avoir des causes naturelles, au même titre que les autres phénomènes de la nature. Ce genre de supposition interpelle les sociologues car ils disposent d'une tradition théorique qui les conduit plutôt à défendre l'idée d'une autonomie de la culture et des raisons humaines par rapport aux mécanismes naturels. La sociologie de la connaissance est-elle en mesure de proposer un éclairage original sur les hypothèses des sciences cognitives ? Doit-elle reformuler certaines de ses approches pour tenir compte de l'apport de ces sciences ? Telles sont les questions sur lesquelles cet ouvrage, conçu à partir des travaux des Journées annuelles de la Société française de sociologie (Paris, Sorbonne, 5 et 6 octobre 1995), propose une réflexion. On y trouvera notamment les contributions de quelques-uns des sociologues qui, en France, ont manifesté le plus d'intérêt critique face à l'émergence contemporaine des sciences cognitives.

L'ouvrage a été coordonné par Anni Borzeix, directeur de recherche au CNRS, Alban Bouvier, maître de conférences à l'université de Paris-Sorbonne (Paris IV) et Patrick Pharo, directeur de recherche au CNRS.

€ 23.00

ISBN : 2-271-05553-9
ISSN : 1242-8671

此为试读，需要完整PDF请访问：www.ertongbook.com

coordonné par
ANNI BORZEIX
ALBAN BOUVIER
PATRICK PHARO

SOCIOLOGIE ET CONNAISSANCE
Nouvelles approches cognitives

avec la participation de
Raymond BOUDON, Bernard CONEIN, Pascal ENGEL,
Jean-Blaise GRIZE, Sebastian McEVOY, Marc NEUBERG,
Catherine PARADEISE, Louis QUÉRÉ, Laurent THÉVENOT
et Jean-Yves TRÉPOS.

CNRS EDITIONS

Cet ouvrage est issu des travaux de la Société française de sociologie.

© CNRS ÉDITIONS, Paris, 1998
ISBN : 2-271-05476-1
ISSN : 1242-8671

Sommaire

Les auteurs 7
Présentation 9

PREMIÈRE PARTIE
THÉORIE DES IDÉOLOGIES ET THÉORIE DE L'ERREUR

Une conception cognitiviste de la rationalité axiologique
Raymond BOUDON 29

L'erreur pratique
Patrick PHARO 47

Biais, raisonnement et rationalité
Pascal ENGEL 59

DEUXIÈME PARTIE
SOCIOLOGIE DES CATÉGORIES ET SÉMANTIQUE COGNITIVE

Le « zèbre », l'« autobus » et le « préfet » : nature et spécificité des catégories sociales
Bernard CONEIN 73

Catégories et mesures
Jean-Yves TRÉPOS 91

Pragmatiques de la connaissance
Laurent THÉVENOT 101

TROISIÈME PARTIE
COGNITION EN ACTION

La cognition comme action incarnée
Louis QUÉRÉ 143

La causalité intentionnelle comme métaphore
Marc NEUBERG 165

Comment observer l'interprétation ?
Anni BORZEIX 177

QUATRIÈME PARTIE
ARGUMENTATION ET DIFFUSION DES REPRÉSENTATIONS

Argumenter, c'est davantage montrer que démontrer
Jean-Blaise GRIZE 197

Pilotage institutionnel et argumentation : le cas du département SHS du CNRS
Catherine PARADEISE 205

À propos de la rationalité procédurale
Sebastian MCEVOY 229

Processus cognitifs et procédures rhétoriques dans la diffusion des représentations. Saillance et *dispositio* dans la constitution des vulgates
Alban BOUVIER 247

Bibliographie 269
Index 289

Les auteurs

Anni Borzeix :
Centre de recherche en gestion (CRG, École polytechnique, et CNRS) Paris.

Raymond Boudon :
Université Paris IV-Sorbonne. Académie des sciences morales et politiques.

Alban Bouvier :
Université Paris IV-Sorbonne.

Bernard Conein :
Groupe de sociologie politique et morale (GSPM, EHESS).

Pascal Engel :
Université de Caen, CREA et Institut universitaire de France.

Jean-Blaise Grize :
Université de Neuchâtel.

Sebastian McEvoy :
Groupe de sociologie politique et morale (GSPM, EHESS).

Marc Neuberg :
Université catholique de Louvain.

Catherine Paradeise :
Groupe d'analyse des politiques publiques (GAPP, ENSC).

Patrick Pharo :
Centre de recherche « Sens, éthique, société » (CERSES, CNRS).

Louis Quéré :
Centre d'étude des mouvements sociaux (CEMS, CNRS).

Laurent Thévenot :
Groupe de sociologie politique et morale (EHESS, CNRS) et Centre d'études de l'emploi.

Jean-Yves Trépos
Équipe de sociologie de l'expertise, université de Metz.

此为试读,需要完整PDF请访问: www.ertongbook.com

Présentation

Pour le comité de coordination (Anni Borzeix, Alban Bouvier, Patrick Pharo), Alban Bouvier.

La question des relations entre sciences sociales et sciences cognitives est de plus en plus débattue dans la sociologie contemporaine : dans quelle mesure une approche sociologique, retrouvant l'héritage divers et varié de la sociologie de la connaissance, peut-elle apporter quelque chose de neuf et de fécond à l'étude de ce qu'on appelle aujourd'hui la « cognition » ? dans quelle mesure, réciproquement, une approche cognitive peut-elle renouveler l'analyse sociologique ? À peu de temps d'intervalle, deux colloques portant sur ce sujet se sont ainsi tenus dans les seuls bâtiments de la Sorbonne. L'un organisé, au printemps 1995, par l'université de Paris-Sorbonne elle-même (Paris IV), l'autre, à l'automne de la même année, par la Société française de sociologie. Les objectifs étaient toutefois sensiblement différents : dans le premier cas, un laboratoire particulier exposait ses recherches propres avec pour but de les soumettre à la discussion de quelques chercheurs d'autres laboratoires avec lesquels un dialogue et éventuellement un travail commun semblaient *a priori* possibles[1] ; dans le second, une société ayant pour vocation potentielle de réunir tous les membres de la discipline se proposait de rendre compte des différents courants représentés en ce domaine dans sa communauté avec pour finalité essentielle de faire connaître ces travaux, en partie ignorés ou méconnus, à l'ensemble de la communauté. Il ne s'est pas tant agi, dès lors, pour les organisateurs, dans ce second cas, de mettre au premier plan la confrontation et l'évaluation des paradigmes que de repérer des grands thèmes sur lesquels des chercheurs aux perspectives différentes se croisent et parfois... se rencontrent et débattent. Les participants au colloque remarqueront que les articles issus des communications orales ont souvent fait l'objet de

1. Cf. Boudon R., Bouvier A. et Chazel F. (dir.), 1997. *Cognition et sciences sociales. La dimension cognitive dans l'analyse sociologique* (journées des 4 et 5 mai 1995), Paris, PUF.

remaniements profonds et d'enrichissements notables, auxquels on peut croire que les discussions du colloque ont ainsi directement contribué.

Le comité d'organisation a retenu quatre thèmes fondamentaux, sans prétendre couvrir par là l'ensemble des recherches ni non plus vouloir imposer un découpage, évidemment en partie arbitraire et contestable. Les différents intervenants s'y sont en général assez bien tenus même si c'est en infléchissant, comme il est naturel, la thématique proposée en fonction et de leur problématique générale et de leurs intérêts du moment. Aussi avons-nous conservé pour ce volume, avec quelques aménagements mineurs, cette disposition en quatre grandes parties :

I : Théorie des idéologies et théorie de l'erreur, II : Sociologie des catégories et sémantique cognitive, III : Cognition en action, IV : Argumentation et diffusion des représentations. Les liens entre ces thématiques apparaîtront progressivement, espérons-nous, au cours de cette présentation ; celle-ci ne saurait toutefois prétendre, en raison des exigences de relative brièveté et donc de sélection, rendre en tous points justice aux auteurs ni leur être fidèle mais seulement faciliter la lecture de l'ensemble en tissant, entre des problématiques diverses investissant avec des styles disparates un domaine encore peu structuré, quelques liens provisoires auxquels le lecteur attentif pourra aisément substituer des articulations plus solides.

I/L'une des voies par lesquelles les sciences cognitives ont pénétré la sociologie a été l'analyse de l'illusion sociale, du préjugé, des idées fausses, etc., autrement dit l'objet même de ce qu'on appelait encore naguère théorie des idéologies mais qui, avec l'affaiblissement, voire l'effondrement, du marxisme, a paru perdre toute actualité. Pourtant, c'est bien à travers une relecture originale de Marx que Jon Elster a montré, l'un des premiers, comment les recherches sur les *biais* du raisonnement effectuées par les psychologues Tversky et Kahneman pouvaient renouveler l'analyse marxiste des idéologies (*Karl Marx, une lecture analytique*). Dans la mesure où les processus cognitifs sont bientôt apparus comme étant largement inconscients, l'usage s'est imposé de parler de « cognition » plutôt que de connaissance, terme chargé de connotations opposées. De façon tout à fait indépendante, Raymond Boudon a réintroduit, lui aussi – à travers un certain nombre de publications discutant les psychologues cognitivistes, Tversky et Kahneman, Nisbett et Ross, etc. – l'analyse des préjugés, notamment ceux ayant leur source dans des erreurs de raisonnement ou l'implicitation de prémisses fragiles (cf. spécialement *L'art de se persuader*, faisant suite à *L'idéologie*) ; mais Boudon retrouvait alors plutôt, quant à lui, l'héritage de la théorie des « dérivations » (ou des pseudo-justifications) de Pareto et, plus encore, celui de l'analyse, pratiquée par Weber et Simmel, des motivations rationnelles à la source des croyances et des comportements apparemment les plus irrationnels.

Dans sa contribution à ce volume (« Une conception cognitiviste de la rationalité axiologique »), Raymond Boudon reprend le problème précédent de l'erreur et de l'illusion mais sous l'angle symétrique de la vérité (sans donc du tout aborder directement la question des biais de raisonne-

ment), en s'intéressant plus particulièrement, dans la continuité de son dernier ouvrage, *Le juste et le vrai*, au problème de la vérité pratique. La question essentielle est ici de savoir comment les individus peuvent avoir accès à des valeurs objectivement valides. Un des axes de l'article est ainsi de mettre en évidence la fragilité des théories naturalistes et causalistes défendues par le cognitivisme « classique » en morale (cf. par exemple J.Q. Wilson, *The Moral Sense*). Si Boudon présente sa propre position elle-même comme cognitiviste, c'est en un tout autre sens puisque c'est pour prendre exactement le contre-pied de tout programme naturaliste de réduction de l'activité mentale au neurophysiologique qui court-circuiterait le niveau propre de l'analyse des motifs de l'action accessibles à la conscience du sujet. Dans ses ouvrages immédiatement antérieurs, Boudon développait cette forme alternative d'explication des processus cognitifs apparemment biaisés, générateurs de fausses croyances d'autant plus répandues que le « biais » est plus naturel : au strict causalisme des explications précédentes, il opposait une explication qui se voulait « actionniste ». De même que Weber cherchait dans quelle mesure les simples comportements des individus sont en réalité motivés par des raisons et sont donc en fait de véritables actions intentionnelles, de même Boudon cherchait-il à montrer comment un certain nombre de supposées erreurs typiques de raisonnements peuvent s'expliquer sans supposer les individus irrationnels si l'on retrouve le raisonnement effectif de ceux-ci. Lorsqu'il s'agit du domaine moral, comme ici, Boudon peut encore appeler cognitiviste sa démarche en un sens différent et, en fait, beaucoup plus général quoique foncièrement concordant avec le premier. Boudon ne se soucie pas spécialement ici, en effet, d'expliquer des biais cognitifs et donc des *opérations* mentales mais de montrer qu'à la source des attitudes morales (collectives), il y a des systèmes de justifications (donc des *représentations*) : de ce point de vue, la position de Boudon est d'abord un intellectualisme de forme assez classique, appliqué à l'explication des valeurs collectives. Mais Boudon cherche aussi à montrer comment les sentiments moraux collectifs vécus comme particulièrement puissants sont fondés sur des justifications moralement justes : son intellectualisme se double d'un « objectivisme » puisque c'est supposer, contre tout relativisme, qu'il y a une vérité objective en matière morale et qu'elle est accessible. Or cette double caractéristique correspond assez bien à un usage répandu du terme « cognitivisme » dans la philosophie morale, notamment anglo-saxonne, et pour lequel le dit « cognitivisme » s'oppose à l'« émotivisme » subjectiviste : les valeurs morales ne sont pas de simples projections subjectives des émotions mais les objets d'une connaissance possible. On voit bien l'unité de la problématique de Boudon, foncièrement rationaliste (au sens philosophique de ce terme), qu'il s'agisse d'expliquer le mécanisme des erreurs ou l'accès à la vérité. On notera cependant que le rationalisme en sciences sociales évoque souvent le *rational choice model*, avec lequel, après l'avoir assez abondamment illustré dans un certain nombre de ses ouvrages, Boudon prend précisément maintenant ses distances avec une grande netteté : si ce modèle n'est pas récusé, il est reconnu comme de validité simplement partielle. Boudon insiste au contraire désormais sur l'autonomie des valeurs

morales par rapport à l'intérêt et donc sur la spécificité et l'irréductibilité de la *Wertrationalität*. Contre un usage courant mais très appauvrissant et déformant de ce dernier concept (« conformité par rapport aux valeurs »), Boudon propose d'ailleurs d'adopter la traduction, étymologiquement plus exacte, de « rationalité axiologique ». On comprendra dès lors que, pour éviter toute confusion avec le rationalisme-utilitariste (réducteur), Boudon caractérise sa conception de la rationalité axiologique elle-même de « cognitiviste ».

Patrick Pharo (« L'erreur pratique ») retrouve la question de l'erreur, spécialement la question de l'erreur dans l'action (erreur de nature morale ou non puisque sont concernés aussi bien le simple ratage ou l'acte manqué que le crime). Son propos est de se livrer à une analyse conceptuelle qui conduise à rejeter fermement les théories réductionnistes, que celles-ci soient de type naturaliste ou de type historiciste ou sociologiste et que l'on considère l'erreur comme tenant essentiellement à la nature des individus ou à la société qui s'impose à eux ou, au contraire, qu'on la considère comme liée aux circonstances et donc accidentelle. La sociobiologie tend ainsi à réduire toute erreur à une erreur compréhensible par rapport aux seules exigences de la reproduction de l'espèce (sélection naturelle par les erreurs), la psychologie cognitive à des *biais* cognitifs liés aux schèmes cognitifs disponibles chez les individus et au mode circonstanciel de présentation des données. L'approche sociologiste tend, quant à elle, à développer une conception « essentialiste » de l'erreur mais liée cette fois, à la différence de la sociobiologie, au milieu culturel et social dans lequel les individus se trouvent immergés (« encapsulés ») sans pouvoir s'arracher à lui et avoir ainsi la possibilité d'un regard extérieur sur leurs erreurs. Pharo mentionne comme illustratives de ce dernier genre d'approches les théories fameuses de la fausse conscience et de l'illusion sociale, en en rappelant les différentes versions, marxistes et durkheimiennes, sans oublier les efforts du type de ceux accomplis par Mannheim pour en éviter les apories. Pharo soutient que le caractère intentionnel de l'action est inhérent à la notion d'erreur pratique et qu'elle requiert la capacité du sujet à reconnaître réflexivement (et donc par un retour sur soi) son erreur, en référence à des normes consensuelles ou, au moins, à des normes débattues dans une certaine communauté sociale. L'erreur proprement pratique apparaît alors comme une sorte de défaillance *intentionnelle*, soit que le sujet n'ait pas pris en compte les conséquences de ses choix alors qu'il en avait les moyens soit qu'il ait, plus radicalement, choisi le pire en connaissance de cause. La critique des modèles naturalistes contemporain (sociobiologiques ou psychologiques) à laquelle Pharo se livre, tout en refusant fermement en même temps de retomber dans les modèles traditionnels de type marxiste ou durkheimien, conduit à une analyse intentionnaliste de l'action qui réitère manifestement, comme les analyses de Boudon, la position de Weber (cf. notamment le caractère incontournable d'une notion comme celle d'imputation de responsabilité) en actualisant en fonction du débat contemporain les analyses classiques de l'acte volontaire et du libre arbitre (notamment celles d'Aristote et de Descartes telles que la sémantique de l'action les a reprises ou développées d'Elisabeth Anscombe à Davidson).

Le philosophe Pascal Engel, qui a joué un rôle essentiel dans l'introduction en France de la *philosophy of mind* (c'est-à-dire à la fois d'une réflexion philosophique scientifiquement informée sur les opérations et les états mentaux et d'une réflexion critique sur la psychologie cognitive), propose une contribution qui reprend la question, dont on aura déjà perçu le caractère central à partir des remarques précédentes, des biais de raisonnement (« Biais, raisonnement et rationalité »). Son propos est, d'abord, de soutenir avec de nouveaux arguments le point de vue rationaliste (au sens philosophique) contre les interprétations de type Tversky et Kahneman qui diagnostiquent peut-être un peu trop facilement des erreurs de raisonnement et les attribuent alors à une énigmatique pensée prélogique, là où on peut pourtant probablement montrer qu'il y a simplement d'autres normes de raisonnement tout à fait conformes à une rationalité bien comprise. Engel expose notamment pour ce faire les recherches de Gerd Gigerenzer. Mais, toujours en s'appuyant sur les travaux de ce dernier, Engel discute le point de vue de Boudon (et l'éclaire quant à la nature de l'une de ses implications virtuelles essentielles) en faisant apparaître que le type de rationalisme actionniste que celui-ci défend n'est pas nécessairement incompatible avec un certain type de naturalisme rationaliste (et donc de causalisme). Toutefois, Engel fait remarquer que le modèle de rationalité utilisé par Gigerenzer est alors celui, classique mais étroit, de la seule efficacité des moyens en vue d'atteindre les fins (la *Zweckrationalität* de Weber) alors que Boudon montre la nécessité de recourir à un modèle plus riche, incluant la *Wertrationalität*. D'un autre côté, si on prolonge ce naturalisme par un évolutionnisme, comme c'est souvent le cas actuellement (cf. par exemple, Cosmidès et Tooby), on se trouve confronté alors à la nécessité d'envisager les idéologies non seulement en fonction de leur vérité ou de leur fausseté mais aussi de leur utilité pour l'espèce, ce qui fait rentrer dans un tout autre paradigme.

II/ Si la théorie de l'idéologie, donc la thématique de l'erreur et de l'illusion ou, symétriquement, celle de la vérité, est l'une des voies d'entrée les plus naturelles des recherches cognitives en sciences sociales, la sociologie des catégories apparaît en être assurément une autre dès lors que l'on convient que c'est de toutes façons toujours au travers d'*a priori* (« formes » ou « catégories » dans le langage kantien), qui ne sont pas forcément des préjugés mais qui structurent notre expérience, que l'on parvient à la connaissance. On est confirmé de la pertinence de cette orientation si l'on prend acte, d'un autre côté, des recherches nombreuses effectuées en psychologie sur les processus et les types de catégorisation, notamment depuis Eleanor Rosch et Brent Berlin, dont les travaux ont été l'objet d'âpres discussions (cf. par exemple, en France, Danièle Dubois et Georges Kleiber). C'est alors ici le patronage de Durkheim et de Mauss que l'on retrouve tout naturellement, pour en montrer à la fois l'intérêt et les limites.

Bernard Conein, un de ceux qui ont introduit en France le type de sociologie cognitive inauguré par Aaron Cicourel (*Cognitive sociology. Language and Meaning in Social Interaction*) présente précisément une synthèse des recherches actuelles sur les catégories dans le cadre d'une

discussion de la sociologie durkheimienne (« Le « zèbre », l'« autobus » et le « préfet » : nature et spécificité des catégories sociales »). De tous les auteurs du volume, Conein est probablement celui qui est le plus directement lié aux recherches cognitivistes naturalistes sans pour autant du tout défendre un programme réductionniste qui ferait des sciences sociales un simple développement, voire un appendice des sciences biologiques. L'intérêt tout particulier de l'étude de Conein est de montrer qu'à la suite notamment des travaux du primatologue Premack, s'est trouvée posée la question de l'origine (naturelle) des catégories proprement *sociales*. Conein montre qu'on trouve là un excellent antidote contre la tendance spontanée des sociologues au sociologisme, représentée en ce domaine non seulement par Durkheim dans certaines des pages les plus célèbres des *Formes élémentaires de la sociologie* mais aussi par Whorf (cf. la *thèse dite de Sapir-Whorf*). Probablement, en effet, n'y a-t-il pas une origine sociale (respectivement linguistique) des catégories les plus générales de la pensée, comme Durkheim (respectivement Whorf) le prétendait ni non plus, d'ailleurs, des catégories sociales spécifiques primitives, comme celles de groupe, de possession, de dominance, etc. C'est à l'examen de ces catégories sociales à la fois primitives et élémentaires et à celui de catégories sociales dérivées et plus élaborées que se consacre ici Conein en montrant ce qui, dans les recherches d'inspiration cognitive, suggère la spécificité de la connaissance sociale. La plus grande partie du propos de Conein est de se livrer à une enquête analytique de toutes les confusions ou à-peu-près terminologiques qui entourent le difficile traitement des catégories ; du repérage de trois emplois différents de la notion de catégorie, il dégage ainsi trois problèmes distincts : celui de la nature des principes primitifs de la connaissance sociale, celui du contenu spécifique des concepts institutionnels dérivés, ensuite, celui du rôle de la « catégorisation » simplement perceptuelle, notamment dans la représentation des êtres, des personnes et des groupes, enfin. Sur la question fondamentale des catégories sociales primitives, c'est, selon Conein, à l'égard de l'approche cognitive propre à l'éthologie qu'on est en droit de nourrir le plus d'attentes dans la mesure où seule cette approche se donne pour projet explicite la compréhension de ce qui fait, aux sources phylogénétiques de l'interaction sociale, la spécificité des phénomènes sociaux.

La contribution de Jean-Yves Trépos concerne à son tour la sociologie des catégories en marquant le caractère toujours actuel de sa dette à l'égard tant des travaux de Bourdieu que de ceux de Boltanski et Thévenot sur les classifications sociales (« Catégories et mesures »). Au-delà de la sociologie des catégories, on voit pointer le programme d'une *sociologie de la mesure* ou d'une métrologie qu'évoquera aussi Thévenot quoique dans un sens moins extensif puisqu'il ne s'agit pas, chez Trépos, d'une seule sociologie des instruments de mesure au sens habituel du terme (comme peuvent l'être, par exemple, les outils de la statistiques) que, plus largement, d'une sociologie de la façon dont les individus « se mesurent » entre eux en se référant à des catégorisations et à des axiologies différentes (des ordres de « grandeurs » différents, propres à des « Cités », dans le vocabulaire de Boltanski et Thévenot), ce qui inclut aussi l'étude de pro-

此为试读，需要完整PDF请访问：www.ertongbook.com